

# VALAISANS EN AUTRICHE

Le récent *Anschluss* a spontanément réveillé dans nos esprits la série des longues et anciennes relations entre l'Autriche et la Suisse (comme trait d'union, il y eut autre chose que les baillis rapaces et sanguinaires...). Il n'entre pas dans mon plan de les examiner : un volume n'y suffirait pas. En ce qui concerne notre canton, il serait d'actualité de rappeler, par exemple, l'émigration au Vorarlberg aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>, le titre de prince du Saint Empire octroyé aux évêques de Sion, l'intervention des *Kaiserliks* dans les soulèvements du Haut-Valais en 1798-99, puis leur passage à travers la vallée du Rhône en 1814, la part prise par le Cabinet de Metternich à l'incorporation du Valais à la Suisse et à la constitution cantonale de 1815, etc. Cela nous mènerait un peu loin. Aussi me bornerai-je à évoquer l'activité de certains de nos compatriotes en Autriche, reflet d'une portée sans doute secondaire des rapports entre les deux pays, mais qui offre pourtant un certain intérêt, d'autant plus que l'ouvrage de Lätt, *Les Suisses dans le vaste monde* (1931), ne mentionne pas même la présence de colonie helvétique dans l'ancien empire bicéphale.

C'est, sauf erreur, à la Réformation et à l'épiscopat de Matthieu Schiner qu'il faut remonter pour fixer l'origine de cette émigration tantôt temporaire, tantôt permanente de Valaisans sur les bords du Danube. D'une lettre du cardinal à Vadianus (2 nov. 1517), il ressort qu'il cherchait à envoyer les jeunes théologiens de son diocèse à Vienne de préférence à Paris pour les soustraire à l'influence française. La défense prononcée par quelques diètes (1555, 1592, 1601, 1604) de fréquenter les académies protestantes contribua aussi à les diriger vers cette capitale, l'Autriche étant devenue la principale puissance catholique de l'Europe, et un traité, désigné sous le nom de *Paix nationale* (26 juin 1529), l'ayant rapprochée des cantons catholiques et par ricochet du Valais, leur allié.

---

<sup>1</sup> M. A. Duruz l'a traitée en détail dans une brochure parue en 1923, et résumant l'abondante littérature sur ce sujet.

Mais ce n'est guère qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle que l'on découvre des renseignements précis.

### Au Séminaire de Sainte-Barbe à Vienne <sup>2</sup>

Le 7 juillet 1627, l'évêque Hildebrand Jost proposait au roi de France de céder à l'Etat du Valais la contrevaletur des 8 bourses qu'il accordait à de jeunes Valaisans aux universités de Paris et de Lyon, somme qui aurait été appliquée à la fondation d'un séminaire diocésain. Ce projet ne devait se réaliser qu'au siècle suivant. Il avait été plus heureux dans une démarche auprès du pape tendant à ce que quelques Valaisans pussent faire leurs études à Vienne. Les cardinaux de la Curie avaient promis dans ce but 50 écus d'or. Par bulle du 1<sup>er</sup> juillet 1627, Urbain VIII créait un séminaire à Vienne pour 20 élèves suisses dont 2 valaisans. Ceux-ci avaient leur pension au séminaire de Sainte-Barbe et suivaient pendant deux ans les cours de l'Université. Il n'existe malheureusement ni à Vienne ni à Sion d'autre documentation sur les bénéficiaires de ces bourses que le *Liber continens nomina omnium examinatorum*, registre que M. le Chanoine Imesch a pu consulter aux archives de l'Evêché. Grâce à lui, on peut reconstituer approximativement la liste de ceux, presque exclusivement des sept dizains supérieurs, qui conquièrent un grade, grâce à la munificence pontificale :

Felisser Michel, de Loèche, *liberalium artium magister* vers 1650, † curé d'Ernen en 1653.

Charvet Noé, de Sion, id., † 1653.

Hunger Henri, de Mund, *magister philosophiae et liberalium artium* vers 1661.

Imboden Jean-Pierre, de St-Nicolas, le futur dramaturge, † 1760.

Jergen Adrien, de Münster, † chanoine de Sion en 1704.

Truffer Jean, de St-Nicolas, † à Viège en 1698.

Werlen Michel, de Münster, Dr théol. vers 1670.

Werlen Jean, de Geschinen, Dr théol. en 1680.

Werlen Gaspard, de Münster, Dr théol., † 1709.

Gassner Nicolas, de Loèche ou Venthône, Dr théol. et phil. en 1678, † 1699.

Waldrapp Gaspard, de Brigue, † chanoine de Sion en 1711.

Mosmann Georges, de Naters, Dr phil. en 1681.

Imhof Pierre, de Niederernen, † curé d'Ernen en 1691.

Schröter Jean, d'Eischoll, vers 1679.

<sup>2</sup> Consulté Chne Imesch : *Die päpstlichen Freipläge für Walliser an St. Barbara in Wien* (Blätter für Wallisergeschichte, 1924) et abbés Schmidt et Lauber : *Verzeichniss der Priester aus Oberwallis* (ibidem, 1892-1934).

Allet Jean-Joseph, de Loèche † 1696, empêché d'avoir son diplôme par la guerre contre les Turcs.

Villa Jean-Joseph, de Loèche, Dr phil. et bach. théol. en 1683, † chanoine de Sion en 1711.

Hugo Pierre, de Gampel, † chanoine de Sion en 1703.

Matthier Pierre, de Sion, vers 1685.

Schiner Damien, de Fiesch, Dr théol., † chanoine de Sion en 1682.

Supersaxo François-Joseph, de Sion, *magist. liberal. art. et philos.*, était encore aux études à Vienne quand il fut nommé chanoine de Sion (1684). En 1687, il prononça devant le sénat universitaire en la cathédrale St-Etienne le discours : *Novus rex in Bethleem* ; il était destiné à devenir évêque de Sion (1701-1734).

In-Albon Jean-Joseph, de Viège, était déjà chanoine de Sion quand il fut envoyé (1667) à Vienne pour terminer ses études. Il y mourut en 1673.

Roten Etienne, de Loèche, y résidait encore quand il fut appelé au Chapitre (1695).

Roten Jean-Hildebrand, de Rarogne, par la suite évêque de Sion (1752-1760).

Werlen Chrétien, de Geschinen, Dr théol., † 1744.

Nessier Jean, de Münster, plus tard curé de Bellwald.

de Riedmatten Jean-Jacques.

Venetz Pierre, de Viège, † 1754.

de Werra Alexandre, de Loèche, curé de Loèche et chanoine de Sion, † 1753.

Blatter Jean-Joseph, de Viège, par la suite chanoine et évêque de Sion (1734-1752), et, plus tard, vers 1773, son neveu Joseph-Antoine (1754-1807), qui occupa également le siège de Saint Théodule (1790-1807).

Mosmann Joseph, de Naters, Dr en théologie en 1681.

Schröter Jean, d'Eischoll.

Arnold Joseph-Antoine, de Simplon.

Weger François-Joseph, de Geschinen, sur la carrière duquel je reviendrai.

Gard Etienne, de Bagnes, vers 1730, plus tard chanoine de Sion.

Emery Pierre-Joseph, de Lens, † 1808.

Guntern François-Joseph, d'Ernen, † 1820.

Produit Jean-François, de Leytron, Dr en théologie à la Faculté d'Olmütz, en Moravie (ancien empire d'Autriche) ; plus tard chanoine de Sion.

Dans un rapport du 9 septembre 1745, Mgr J.-J. Blatter déplorait que les deux bourses de Vienne eussent été supprimées et formulait l'espoir de voir rétablir une institution qui avait rendu pendant plus d'un siècle de précieux services au diocèse de Sion. Ce vœu ne se réalisa pas. Rome déclara ne plus pouvoir assumer ces frais. La générosité privée vint heureusement remédier et suppléer à cette défaillance. Un ressortissant de Lens, le prêtre séculier Ignace Bonvin, sur lequel les détails biographiques manquent, et qui, paraît-il, avait

amassé à Vienne une fortune considérable, fondait (1729 et 1740) à l'église Léopold une pension de 5200 florins en faveur de jeunes gens de Lens et subsidiairement du Valais, disposés à terminer leurs études théologiques à l'Université de Vienne, sous la direction des Pères Jésuites. L'évêque de Sion, Jean-Joseph Blatter (1734-1752), qui avait lui-même étudié la philosophie et la théologie à Vienne, créait à son tour deux bourses d'étudiants à Vienne, auxquelles il attribuait 6666 florins. Enfin, un autre Mécène, Pierre-Auguste Bonvin, de Venthône, mort en 1804, légua une somme suffisante pour l'entretien d'un étudiant.

Mentionnons parmi les personnalités du clergé valaisan qui complétèrent leur instruction à Vienne dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les noms suivants :

- Bortis Clément, de Fiesch, de 1840 à 1844 ;
- Mengis Joseph-Ignace, de Viège, de 1836 à 1840 ;
- Bonvin Joseph, de Sion, de 1848 à 1850 ;
- In-Albon François-Xavier, de 1825 à 1826 ;
- Supersaxo Adolphe, de Saas-Fee, qui ne quitta plus l'Autriche.

Le 2 avril 1859, le Ministre autrichien des Cultes et de l'Instruction publique, décidait de transférer de Vienne à Innsbruck les quatre places gratuites assurées aux Valaisans. Par suite de l'augmentation du capital, ce chiffre put être, à partir de 1884, porté de 4 à 10.

De nombreux membres de notre clergé s'y sont succédé. Signalons le chanoine Nantermod, préfet des études, les chanoines historiens Eggs et Tamini, les abbés Rey, aumônier militaire et ancien curé de Sion, Concina, Joseph Werlen, le capucin Joseph Borter qui devint secrétaire du général de l'Ordre à Rome, et son cousin Jean, de la Société de Jésus ; un autre Jésuite, le P. Joseph Zen-Ruffinén, et son neveu Walther, etc., etc.

## De l'étude à l'enseignement

Ne soyons pas surpris du nombre et parfois de la valeur des Valaisans qui remplirent en Autriche des places de précepteurs privés ou de professeurs dans des établissements publics. Pour les uns, qui n'étaient pas au bénéfice d'une bourse, c'était le seul moyen — songeons à Matthieu Schiner et à Thomas Platter — de payer les cours qu'ils suivaient : pour les autres, c'était un bénéfice, un argent de poche bienvenu pour l'achat d'habits, de livres, ou pour des voyages. D'autre part, la vie de famille chez les magnats était sans comparaison plus facile, plus agréable que dans l'aride vallée natale et cette perspective devait sourire à plus d'un jeune Valaisan avide de changement et de nouveauté.

Je cite quelques exemples typiques. Il va sans dire que mon énumération n'a aucune prétention à être complète.

L'un des premiers que je repère est Jean Vaney ou Vanay, de Vionnaz, dont les correspondances à Jean de Vantéry et à sa parenté ne manquent pas de piquant. En 1680, il fréquente les cours de la Sorbonne à Paris ; en 1684, il est prêtre et assiste à Vienne à la célébration de la victoire des chrétiens sur les Turcs ; voici un curieux échantillon de son style :

*« Tout le monde est en joye dans cette ville voyant les grands progrès que les chrestiens font contre les Teurques qui ont esté battu ces jours passés deux fois en fort peu de tems on leur a pris un fort de grande importance et devant Bude (Budapest) tout leur butin qui estait pour donner secours à la ville ; on conte insque au nombre de 600 que chariot, chaux et mulets chargés de diverses provisions, de vivres, d'utils, d'or et d'argent. On y a beaucoup plus moissonné que devant Vienne. Ce premier samedy 5 d'Aust on en chantera le Te Deum, le canon jouerat avec tout autre réjouissance de guerre, il y a encore dans Bude deux botiques remplies de guerrieres de toutes sortes, des vases d'or massif en si grand nombre que l'on ne saurait l'en estimer, dont le prince de Lorraine a escrit à l'impératrice qui l'espérait l'en coroner en peu de temps. »*

Ce maître (!) de français connaît le succès ; en 1690, il est chevalier de l'Eperon d'Or ; de 1691 à 1697, il accompagne en Espagne l'ambassadeur de l'empereur, le comte de Lobkowitz, comme gouverneur de son fils. Rentré à Vienne, il est aumônier de la cour « aussi bien que titulaire » du roi d'Espagne.

Les lettres de Vaney citent les noms de quelques autres Valaisans qui, en même temps que lui, honoraient leur pays.

C'étaient les trois frères Ignace, Joseph et Gaspard de Lovina ; un Villa (probablement Jean-Joseph), de Loèche, qui venait de défendre sa thèse en théologie ; un Dallèves « qui s'est acquis de la gloire dans ce pays par sa sagesse et doctrine » ; l'abbé Bioley, de Massongex ; un Colombini, de Sion, etc.

Ignace de Lovina ou Lauwiner, de Sierre, prêtre, fut choisi (1693) pour précepteur de l'archiduc Charles, le futur empereur Charles VI, qui le nomma successivement évêque de Libenio<sup>3</sup> (1710), prévôt d'Ayska, puis (1716) d'Endayger en Hongrie, et finalement (1718) évêque de Neustadt, près de Vienne, où il mourut le 14 septembre 1720.

L'un de ses frères, Joseph, Jésuite, fut envoyé vers 1693 comme chancelier de l'ambassadeur impérial à Constantinople ; il fut ensuite plénipotentiaire allemand<sup>4</sup> à Venise et mourut à Vienne en 1742. Le troisième, Gaspard, fut militaire.

<sup>3</sup> Ce nom ne figure pas dans la liste des évêchés autrichiens ; ce n'était probablement qu'une prévôté.

<sup>4</sup> D'autres biographes disent *grand pénitencier*.

Quant à Colombini de Sion, il était précepteur du comte Antoine de Dietrichstein, fils du grand-maître de la cour impériale.

François-Joseph Weger (1712-1751), de Geschinen, a le privilège d'une double biographie<sup>5</sup>, ce qui me dispense d'entrer dans des détails déjà connus. Jeune chanoine à l'Abbaye de St-Maurice, il fut envoyé à Vienne par l'Abbé Claret, son supérieur, pour y étudier le droit canon (1738). L'année suivante, il devenait précepteur du fils du comte de Harrach, chancelier de S. M. Marie-Thérèse, place où il succédait à Xavier Villa, de Loèche, qui suivait les cours de droit, et en 1747, l'impératrice le désignait pour enseigner les éléments du latin, du français, de l'histoire et de la géographie au prince héritier, le futur empereur Joseph II, alors âgé de 8 ans ; il occupa cette charge, pendant 4 ans, la mort l'ayant frappé prématurément à Presbourg en 1751.

Le plus récent biographe de Joseph II dit de Weger<sup>6</sup> : « Quand Joseph eut huit ans, Marie-Thérèse organisa une cour particulière pour le jeune prince sous la direction du feld-maréchal comte Karl Batthyany et du prêtre *Frantz Joseph Weger* ; le soldat et l'homme d'Eglise symbolisaient les deux piliers de la monarchie autrichienne. » (p. 18).

« *Weger*, qui enseignait à Joseph les langues et la littérature, fut peut-être, de ses précepteurs, celui qui réussit le mieux. « Monsieur Weger, disait Marie-Thérèse, fait tout son possible pour rendre ses leçons agréables. Sensible aux goûts et aux humeurs de l'archiduc, il sait employer mille petits moyens adroits pour atteindre son but, en sorte que ses leçons paraissent à l'archiduc un divertissement plutôt qu'une occupation sérieuse. » (p. 22).

Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, deux abbés haut-valaisans, François-Joseph et Joseph-Antoine Arnold, de Simplon, étaient professeurs de langues à Vienne, tandis qu'un bas-valaisan, Arnold du Fay, de Monthey, Jésuite, enseignait les belles-lettres, au collège Marie-Thérèse, fréquenté par la noblesse. Deux Joris, d'Orsières, étaient précepteurs privés.

La palme revient sans conteste au Père Jésuite Joseph Biner (1697-1753), de Gluringen, controversiste redoutable et orateur sacré de premier ordre, qui professa le droit canon à l'Université d'Innsbruck de 1742 à 1750.

Saluons encore Jean-François Guérin (1730-1808), de Vionnaz, venu à Vienne vers 1750 pour y achever ses études<sup>7</sup>. Après son ordination, il trouva une place de précepteur dans la famille Zichy, en Hongrie. Le voilà curé de Palota, puis membre du Chapitre de Saint-Michel à Szombathély et protono-

<sup>5</sup> Par le chanoine Bourban (1899), et par l'abbé Jost dans les *Blätter aus der Walliser-geschichte*, 1932.

<sup>6</sup> K. Padover : *Joseph II, l'Empereur révolutionnaire* (Bibliothèque historique, Payot, 1935).

<sup>7</sup> M. Schoch lui a consacré un article dans les *Annales* de septembre 1933.

taire apostolique. Vers 1783 il rentra au pays avec le titre de chanoine honoraire de Sabarie, une pension de retraite et des économies considérables, dont il fit profiter largement soit les Haut-Valaisans après l'échec de leur insurrection (1798-1799), soit ses combourgeois après le désastreux incendie de 1800.

## Une histoire de cagoullards avant la lettre

Le ressentiment que l'Autriche voua à la France à la suite de la Révolution et de l'exécution de Marie-Antoinette, et qui se traduisit entre autres par l'interdiction à des Français d'occuper des places de précepteurs en Autriche, devait, semble-t-il, augmenter les chances de placement pour les Suisses. Un ridicule incident compromit ces relations<sup>8</sup>.

Il s'était fondé en Allemagne après 1800 diverses associations de jeunesse à tendances révolutionnaires : *Tugendbund*, *Deutscher Bund*, *Schwarze Brüder*, *Unitariens*, etc. La contagion avait gagné l'Autriche et des sociétés d'étudiants s'étaient fondées à Vienne, à Prague, à Innsbruck, à Graz, sur le modèle des sociétés allemandes. La police leur avait fait une chasse impitoyable et elle exerçait une surveillance des plus sévères. En août 1819, elle saisissait une correspondance d'un certain Suisse Albert de Müller, précepteur, au Fribourgeois Nicolas Geinoz, étudiant en médecine à Vienne, dans laquelle se manifestait une évidente hostilité au régime monarchique (« Nous lui jurons une haine éternelle... ») et était mentionnée une *colonie suisse* à Vienne. Une enquête fut aussitôt ouverte. La prétendue colonie se réduisait à un groupement de treize Suisses, étudiants et précepteurs, dont dix Fribourgeois et trois Valaisans, fondé en janvier 1817, et qui effectivement affichait des principes démocratiques plus imprudents que subversifs. Il n'y était question ni de conspiration ni de menées contre le régime ; du reste, il n'avait pas vécu et seuls quelques-uns de ses membres continuaient à se voir et à se réunir dans une brasserie publique, où ils causaient du pays et de littérature. La police attribua à la lettre de Müller et à ces inoffensives entrevues une portée qu'elles n'avaient pas, et les intéressés furent les premiers surpris des mesures prises contre eux. Les Valaisans compromis étaient certes bien incapables de renverser la dynastie qui arborait l'ambitieuse devise A. E. I. O. U. L'un était Germain Aymon, originaire d'Ayent, venu en Autriche en 1816 et précepteur des enfants du prince Edouard Lichnowsky à Grätz, près de Tropau, en Silésie. Il fut arrêté le 5 novembre 1819 et conduit à Vienne. Son patron se porta garant de son innocence et multiplia les démarches en vue de son élargissement.

L'autre était Emmanuel Bonjean, de Vouvry, précepteur d'abord chez un

<sup>8</sup> Voir Winkler, 9. 1. *Baumgartner Beziehungen zu Oesterreich*, dans : *Revue d'Histoire Suisse*, 1925, et *Mémoires manuscrits* d'Emmanuel Bonjean.

M. Dauss à Möhren, puis chez le Dr Joseph von Manguel, avocat à la cour, à Vienne.

Quant au troisième inculpé, Louis Pittier, de Bagnes ou d'Orsières, il était rentré depuis longtemps au pays quand cette affaire éclata.

Les deux suspects subirent une assez longue et rigoureuse détention avec mise au secret absolu. Bonjean envoya au Conseil d'Etat valaisan un mémoire justificatif qui n'obtint pas le résultat attendu. Enfin, après cinq semaines d'incarcération, il put reprendre sa place, sous surveillance ; son procès se poursuivait ; six mois plus tard, il recevait l'ordre de rentrer en Suisse sans pouvoir connaître les considérants du jugement. On sait que, rentré à Vouvry, il gravit les divers échelons de la magistrature jusqu'à celui de grand châtelain du dixain et de député à la Diète cantonale<sup>9</sup>.

Aymon fut plus heureux. Grâce à la protection de son puissant patron, il put échapper à l'édit impérial du 24 juillet 1820 interdisant aux non-sujets de S. M. de remplir dorénavant des fonctions de précepteur et ne tolérant les Suisses aux études qu'à la condition d'avoir fréquenté régulièrement pendant six mois un établissement officiel et de disposer de ressources suffisantes. Il put réintégrer sa place et, de fil en aiguille, il acquit dans la capitale danubienne une situation brillante ; un mariage avec une demoiselle de haute naissance contribua à sa prospérité. C'est en authentique Monsieur, aussi riche que distingué, qu'il regagna son village natal et y construisit un bâtiment devenu maison communale, avant d'en bâtir un autre de belle allure, en bordure de la Planta à Sion, où il s'établit par la suite et mourut en 1867.

Les autorités autrichiennes durent cependant relâcher leurs mesures de rigueur contre les Suisses, puisqu'entre 1830 et 1840, des hommes aux idées plutôt avancées, tels que Alphonse Morand, de Martigny, le futur rédacteur de l'*Echo des Alpes* et secrétaire de la *Jeune Suisse*, et Louis Ribordy, de Sembrancher, le futur historien, journaliste et secrétaire du Grand Conseil, purent impunément y séjourner, l'un comme étudiant à l'Ecole polytechnique, l'autre comme précepteur. Toutefois, l'accès de l'empire fut interdit aux *Jeunes Suisses* proscrits de gré ou de force après les événements de mai 1844, et réservé plus ou moins aux porteurs d'un certificat d'orthodoxie. Nous y retrouvons des étudiants en médecine, tels Xavier de Cocatrix, Xavier Pitteloud, Joseph Mengis, Louis Bonvin, ainsi que Roger de Bons, élève du Polytechnicum, etc.

Comme représentants du professorat, — la profession est à son déclin, — il convient de relever encore les noms de Joseph Gischig (1816-1871), de Brigue, et de Léonide Veuthey (1830-1905), de Vionnaz<sup>10</sup>.

Le premier partit pour l'Autriche en 1850 et y fit florès dans l'enseigne-

<sup>9</sup> Voir l'article que lui consacra M. A. Cornut dans les *Annales* de juin 1930.

<sup>10</sup> Je remercie M. Z. Schoch pour ses aimables renseignements sur ce personnage.



ment. Professeur de français et d'allemand à l'Académie impériale de Vienne, la brillante situation matérielle qu'il se tailla par ses talents lui permit de servir de providence à des compatriotes moins avantagés.

Après des velléités sacerdotales et quelques études au Collège germanique de Rome, le second émigre à Marseille, puis à Vienne et Graz. En décembre 1861, il s'engage comme « gouverneur » chez le logothète Radoucan Rosetti, en Moldavie, à d'excellentes conditions pour l'époque (traitement annuel de 2400 fr. en plus de l'entretien complet) ; deux ans plus tard, retour à Vienne, « ville chérie à plus d'un titre ». Il passe de là chez le comte Spannocky au château de Traunegg, près de Wels, à Sopron en Hongrie, en Galicie et enfin à St-Petersbourg. Maintenant il a assez vu de pays ; la nostalgie du sien le prend : il se retire à Vionnaz, riche de souvenirs et d'économies dont il fait bénéficier l'école et l'église.

Son frère, Yves (1834-1905), encouragé sans doute par les succès de son aîné, abandonna sa place de régent de village pour celle de professeur de français dans un institut de Vienne, puis en Hongrie, chez un comte Inky, aux appointements de 400 florins. Nouveau Cincinnatus, il reprend philosophiquement en mains, au bout de quelques années, avec la fêrule de régent de village, la bêche de paysan et de vigneron.

## Dans le clergé et la diplomatie

J'ai déjà signalé le rôle honorable joué par les Vaney, de Lovina, Weger, Guérin, les Arnold, dont l'un ou l'autre fut hissé jusqu'à la dignité épiscopale ou d'aumônier de la cour.

Honni et maltraité par les Patriotes pour sa fidélité à la cause d'Antoine Stockalper et de l'évêque Hildebrand Jost, le chanoine Henri Theiler, de Viège, avait dû fuir du Valais en 1627. Il se réfugia en Autriche, où on lui procura une occupation dans le ministère jusqu'à sa mort.

Après avoir été aumônier de l'official de Passau, comte de Achkan, Pierre Bioley, de Massongex, devint chanoine de la cathédrale de Leitmeritz, en Bohême, et était sur le point d'être nommé évêque quand la mort le surprit (1719).

Docteur en théologie à Vienne, Jean Werlen, de Geschinen, devint chanoine de Sion en 1672. Pour un motif ignoré, il résigna sa dignité en 1691 pour regagner Vienne, où il devint conseiller aulique. Il mourut curé de Hernalz.

Un cas identique est présenté par Pancrace Quinodoz, de Grimsuat, lequel, chanoine de Sion en 1722, quitta le Valais pour devenir prévôt mitré en Bohême, où il mourut en 1729.

Il y a quelque chose de singulier dans ces exodes ou déplacements outre-Rhin de chanoines de Sion.

La question se pose également pour un personnage un peu énigmatique et

qui attend encore une biographie détaillée ; c'est Nicolas Dufour, de Vionnaz, Docteur en théologie, protonotaire apostolique et chevalier du Saint Empire romain. Nommé en 1779 chanoine titulaire de la cathédrale de Sion, il quittait ces fonctions peu après son installation pour assumer l'éducation du prince Dietrichstein, à Vienne. La même année déjà, il est chanoine de la cathédrale de Königgrätz <sup>11</sup>, l'année suivante prévôt mitré de la collégiale de Nicolsburg en Moravie. Joseph II l'anoblit et le nomme chevalier pour prendre possession de la seigneurie d'Irriz. En 1786, il fait partie de la commission impériale envoyée par le *Roi-Sacristain* dans les Pays-Bas pour y contrôler l'exécution des ordonnances ecclésiastiques tant pour le clergé régulier que séculier ; il fit aussi un séjour à Paris où il fréquenta les coryphées du jansénisme. Nicolas Dufour termina (1812) son existence mouvementée à Sion, où il était rentré depuis une vingtaine d'années <sup>12</sup>. Qu'on me pardonne cette indiscretion, un peu profane à l'égard d'un ecclésiastique : contrairement à la plupart de ses compatriotes émigrés, et même de ses confrères sédunois, notre chanoine eut au déclin de sa carrière beaucoup plus de scrupules que de rentes.

L'un de ces derniers, le chanoine Ignace-Polycarpe de Riedmatten (1769-1833), de Sion, débuta comme aumônier dans les troupes impériales en 1798 et assista comme tel au siège d'Alexandrie. Puis il exerça le ministère à Taufers, dans le Tyrol, à Schlanders ensuite ; il fut promu chevalier de l'Ordre germanique et même chancelier de l'Ordre à Botzen (1805). Comme le précédent, il gagna la faveur de François II qui lui confia des missions diplomatiques.

Vers 1765, François Joris, d'Orsières, était secrétaire du Père Jésuite Farhamer, confesseur de l'empereur. Vers la même époque, un rameau de la famille Salzgeber, de Rarogne, fixé à Vienne, était anobli par Joseph II. Décidément les Valaisans se trouvaient à Vienne et même à la cour, en pays de connaissances <sup>13</sup>.

<sup>11</sup> Aujourd'hui Hradec Kralové, en Tchécoslovaquie.

<sup>12</sup> C'est par erreur que le D.H.B.S. le fait mourir à Vienne en 1809.

<sup>13</sup> Même en m'adressant au savant chanoine Imesch, je n'ai pas réussi à éclaircir ce mystère : Alors que tout espoir de guérison avait disparu, le peintre Goubaud fut envoyé à Schönbrenn par le roi Joseph Bonaparte pour obtenir le transfert du duc de Reichstadt à Strasbourg, faveur qui lui fut refusée. Par contre, il fut autorisé, non sans difficulté, à prendre un croquis de la chambre mortuaire. De cette ébauche sortit une toile de grande dimension : *La mort du Duc de Reichstadt* : « Agenouillé près du lit, un prêtre vénérable bénit l'*Aiglon* expirant et récite les prières liturgiques. C'est l'aumônier de la cour, l'*abbé Schiner*. » Ce nom sonne nettement valaisan. Mais, d'après le plus récent biographe du *roi de Rome*, Octave Aubry, le chapelain de la cour était alors Mgr Wagner. Cependant ce n'est pas celui-ci qui assista le moribond, mais bien le jeune chapelain de Schönbrenn, « un homme pâle, aux traits fins, qui pour la première fois assistait un mourant ». D'autre part, la généalogie de la famille Schiner ne mentionne aucun de ses membres fixé en Autriche, mais les généalogies sont susceptibles de compléments ou de corrections...

Le séminaire diocésain, définitivement organisé, en formant les membres du clergé séculier valaisan, a certainement contribué à les retenir au pays. Par contre, l'interdiction en Suisse de l'Ordre des Jésuites a contraint les Valaisans qui en font partie à déployer leur activité à l'étranger. Parmi ceux qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, ont exercé soit un professorat, soit un ministère dans l'Empire bicéphale, il convient de signaler les Pères :

Jean Borter (1859-1911), de Ried-Brigue, entré en 1870 dans l'Ordre et qui a occupé divers ministères ;

Joseph Blötzer, de Wyler, qui fut professeur au Collège international de Feldkirch et rédacteur en chef des *Stimmen aus Maria Lach* ;

Jean-Baptiste Schröter (1849-1932), de Rarogne, professeur à Feldkirch, puis en Angleterre ;

Joseph Zen-Ruffinen (1856-1918), de Loèche, missionnaire et supérieur de collège à Vienne et à Innsbruck ;

Adolphe Supersaxo, de Saas-Fee, né en 1882, successivement préfet des gymnases de Mariaschein, en Bohême, et de Kaltsburg, près de Vienne, et dès 1926, procureur du collège St-André à Lavantal, en Carinthie.

### Un juriste et conseiller aulique de Marie-Thérèse

C'est un véritable roman d'aventure que la carrière du comte de Badenthal, plaisamment esquissée par Ch.-L. de Bons (le début en faisait désirer la suite qui, à notre vif dépit, n'a jamais paru). Jean-Joseph Julier, — c'est son nom primitif et officiel, — né à Varone en 1719, étant collégien à Sion était vexé de ce que de jeunes voisins riaient de son air gauche et de son accoutrement villageois. Pour y remédier, avec l'argent destiné à sa pension, il acheta un complet chez le tailleur du coin. Mais le pot aux roses fut fatalement découvert et le coupable tremblait à la perspective du courroux paternel et de l'oncle chanoine Oggier qui n'avait pas fait vœu de pauvreté. La Providence ou le diable intervinrent à point en le faisant rejoindre sur la route de Loèche un colonel autrichien excursionnant dans la région et qui lui vanta les séductions de Vienne, sa résidence. Il était précisément à la recherche d'un secrétaire.

L'adolescent, — il avait 18 ans, — offrit séance tenante ses services et sa compagnie au noble étranger.

Un mois après, il était dans la capitale autrichienne. Il réussit à se débrouiller, grâce à son protecteur. Ses modestes appointements, il les consacre à des cours de droit à l'Université. Bref, six ans ne s'étaient pas écoulés qu'il était avocat et docteur en droit et qu'il avait publié une thèse sur la *Justice naturelle* (1743). Il ouvre un cabinet de consultation et songe à se marier.

Sur ces entrefaites, un spéculateur, un prince s'il vous plaît, qui avait amassé une fortune colossale dans les fournitures aux armées impériales, tomba en disgrâce auprès de Marie-Thérèse, qui voulait lui retirer le monopole dont il

abusait. Aucun avocat n'osait assumer sa cause par crainte de déplaire à la gracieuse Souveraine, qui par surcroît s'était assuré le concours des six principaux maîtres du barreau viennois. Le général et le recteur de l'Université lui recommandèrent le jeune Julier ; il eut à se féliciter de son choix dès les premiers échanges de mémoires avec la puissante partie adverse. Le procès se déroula à Passau, devant le tribunal de l'Empire. Julier plaida avec tant de fougue, de verve et d'habileté que les juges donnèrent raison à son client. Celui-ci l'en récompensa par des honoraires astronomiques : 100.000 florins. Pour un coup de début, c'était un coup de maître ; la fortune et la renommée comblaient le jeune juriste. Hélas ! dès son retour à Vienne, des sbires se saisissaient de sa personne et le mettaient aux arrêts. Il s'y morfondait depuis six semaines, réfléchissant tant sur les motifs de cette détention arbitraire que sur les moyens d'y échapper, quand l'idée lui vint d'adresser un placet, rédigé en vers latins extrêmement flatteurs, à son auguste persécutrice.

Or, c'était une farce plutôt qu'une vengeance que celle-ci avait ménagée au défenseur de son adversaire. L'ayant trouvé de prime abord aussi sympathique qu'intelligent, elle avait décidé d'utiliser personnellement ses services et avait, dans l'intervalle, pris des renseignements sur son compte. Elle accorda volontiers l'audience sollicitée.

Et du coup, Julier vit la réalité dépasser ses rêves et aspirations. Tous les bonheurs lui pleuvaient dessus. Il était réhabilité et nommé avocat-conseil de la cour. Autre surprise : son père, le rigide paysan de Varone, qu'il n'avait pas revu depuis sa fugue, une dizaine d'années auparavant, était présent, lui ouvrant les bras et versant des pleurs d'attendrissement et d'orgueil sur la métamorphose du nouvel enfant prodigue. Enfin, comble de félicité, la jeune fille qu'il aimait avait aussi été convoquée à cette scène touchante et les fiançailles se précipitèrent sous les auspices du général, très fier des progrès et des succès de son protégé.

L'Impératrice n'arrêta pas là ses faveurs. Elle accorda par la suite à l'avocat Julier le titre de comte de Badenthal, transmissible à ses héritiers ; ce fut son neveu, Ferdinand de Werra, qui en devint porteur. Il vécut encore une cinquantaine d'années à Vienne et y mourut multimillionnaire en 1801 : une pareille succession ne se liquida pas sans complications, mais ça c'est une autre histoire qui mériterait, elle aussi, d'être écrite.

## Dans le militaire

On connaît le refrain du « Chalet », l'opérette d'Adam :

*Car au service de l'Autriche,  
Le militaire n'est pas riche.*

Est-ce pour cela que cette carrière fut plutôt négligée par nos compatriotes ? La raison la plus plausible de cette abstention me semble plutôt être qu'aucune

capitulation officielle n'avait été signée entre l'Empire d'une part, les Cantons suisses et le Valais de l'autre. Au XVII<sup>e</sup> siècle, deux régiments suisses se trouvaient à ce service, l'un protestant, le régiment d'Erlach, l'autre catholique, le régiment Niederöst, puis Diesbach. Mais ceux qui s'y enrôlèrent le firent à titre privé.

En 1799, il se forma avec les débris des troupes suisses insurgées contre le Directoire français, vaincues et dispersées, la légion helvétique ou le régiment Rovéréaz, où entrèrent quelques Haut-Valaisans, le comte Eugène de Courten, — qui avait déjà conquis le grade de colonel et la croix de l'Ordre S. Léopold au service de l'Autriche, — les frères Dominique et Sébastien Weger, de Geschinen, etc. ; mais sa durée éphémère me dispense de m'y arrêter.

Epinglons, parmi les rares officiers au service de l'Autriche, les noms de Gaspard de Lovina, nommé en 1700 capitaine dans le régiment du prince de Salm, et mort à Hofen en Hongrie en 1709, et de quelques membres de la famille de Nuce, de Vouvry : Jean-Antoine et ses quatre fils tous nés en Autriche, Charles qui devint conseiller aulique du prince d'Oettingen-Wallerstein, Léopold qui participa à la guerre de Sept ans dans le régiment de Charles de Lorraine, avant de passer au service de France<sup>14</sup>, Joseph-Innocent, chevalier de l'Ordre de St-Jean de Jérusalem au grand prieuré de Bohême, et Ferdinand, sur lequel les renseignements font défaut.

A une époque plus récente, Louis Joris, fils du docteur Gaspard, était capitaine de cavalerie. Il mourut à Götsendorf en 1886.

## Dans la médecine

Les « livres de recteurs » nous apprennent les noms des Valaisans, plus nombreux qu'on ne suppose, qui étudièrent dans les Universités étrangères de Paris, Montpellier, Orléans, Fribourg-en-Brigau, etc.. Il est regrettable que ces catalogues n'existent pas ou plus pour les établissements autrichiens ; ils flatteraient certainement notre amour-propre national.

Quelques-uns seulement se présentent, découverts par hasard. Ainsi, Pierre-Sigismond Franc, de St-Maurice, complétait son titre de maître ès arts et philosophie, par celui de docteur en médecine, reçu le 3 décembre 1721 à l'Université d'Innsbruck.

Un Sédunois, Jean-Baptiste Valéran (1770-1855), achevait ses études médicales à Vienne vers 1800 pour s'établir à St-Petersbourg où il se fit une position superbe. C'est à Vienne également que le Dr Antoine Kämpfen (1784-1856), de Brigue, remporta en 1807 son bonnet de docteur : il s'engagea en 1811 comme chirurgien-major dans le bataillon valaisan au service de l'Empire et prit part à toutes les campagnes jusqu'à la chute de Napoléon (il laissa des

<sup>14</sup> Voir : J.-B. Bertrand : *Léopold de Nuce, un Vouvrien général sans culotte*, dans les *Annales* de mars 1931.

mémoires sur celle de Russie). Il ouvrit ensuite un cabinet de consultation à Paris. Son fils Albert, avocat, devint directeur des musées nationaux de France.

En 1842, c'était le tour de Gaspard Joris, d'Orsières, avec une thèse latine : *Tractatus anatomico-pathologicus de tumoribus morbosus*. Joris s'éteignit en 1880 après 40 ans de féconde et productive activité médicale.

Quoi d'étonnant que la voluptueuse et ensorcelante musique viennoise ait envoûté et détourné de leur prime vocation Joseph Mengis (1816-1881), de Viège, et Louis Bonvin (1816-192?), de Sion, tous deux candidats en médecine. Le premier, le fameux ténor, dont la presse proclamait les triomphes dans l'interprétation des opéras classiques entre 1840 et 1870, se signala sur les principales scènes de Paris, de Londres et du Nouveau-Monde. Le second, échangeant le scalpel contre le goupillon, entra en 1874 dans la Compagnie de Jésus et s'illustrait comme professeur et compositeur de musique en Amérique.

C'est encore à Vienne que Xavier de Cocatrix, de St-Maurice, Xavier Pitte-loud, de Vex, et d'autres obtinrent leur grade<sup>15</sup>.

Successivement médecin en Conches, à Loèche-les-Bains, puis à St-Maurice, le Dr Adolphe Schmidt, de Niederwald, se fixa à Vienne vers 1870 et y mourut en 1907 : le cliché vaut pour lui comme pour ses congénères, c'est-à-dire qu'il s'attira une vaste et riche clientèle avec ses naturelles conséquences matérielles et sociales. Il laissa un fils, Claudio, qui inaugura avec succès le système aujourd'hui en vogue en Amérique, celui de maintenir, à forfait, la santé de ses patients, et une fille qui possédait un joli talent de peintre amateur<sup>16</sup>.

Pour terminer, mentionnons M. Ernest Abbet (1847-1920), de Fully, frère de feu Mgr Jules Abbet, qui pratiqua longtemps à Vienne le professorat et la médecine et s'en vint mourir à Riddes. Son fils Jules, qui fut professeur dans un lycée de Vienne, vint de succomber tragiquement à Montana, à une crise de neurasthénie consécutive à la crise économique.

## Dames de compagnie et gouvernantes

La galanterie et aussi l'équité ne me permettent pas de passer sous silence les très nombreuses Valaisannes qui, entre les guerres de 1870 et de 1914, ont donné des leçons de français ou fonctionné comme dames de compagnie, bonnes d'enfants, nurses, dans des familles patriciennes de Vienne et d'ailleurs. Elles venaient de Monthey (Mesdemoiselles Franc, Trosset, Anthonioz, etc.), de St-Maurice (Mesdemoiselles Chapelet, Bioley, Magistretti, Maggi, etc.), de Sion, de Sierre et même des villages de plaine ou de montagne.

Beaucoup étaient placées par des amies ou parentes qui les avaient précédées ; d'autres partaient au petit bonheur, attendant une occasion favorable au *Home Suisse*. Rappelons à ce propos que le Valais adhéra en 1886 au con-

<sup>15</sup> Notre ancien président, M. Eugène de Cocatrix, y fit son *Biersemester* en 1894-95.

<sup>16</sup> La fille du Dr Claudio a épousé le dernier ambassadeur à Rome de feu l'Autriche.

cordat des cantons romands en vue de la protection des jeunes Suissesses émigrant en Autriche-Hongrie. Une agence officielle (chez nous c'était le Département de justice et police) contrôlait les contrats d'engagement et le placement des candidates, et subventionnait les homes de Vienne et de Budapest où elles trouvaient momentanément asile et conseil.

L'écroulement de l'empire des Habsbourg et la culbute simultanée de la couronne portèrent le coup mortel à ce débouché avantageux à tous égards pour les intéressées. En effet, nombre d'entre elles, échappées de leur bourg ou de leur village, avec un bagage scientifique aussi réduit que leur bagage à main, acquéraient bientôt, grâce au don d'adaptation inné au Valaisan, une instruction, une distinction, une expérience qui amélioraient graduellement leur condition. Telles pseudo-institutrices gênées d'avoir subi un affront involontaire d'un Viennois mieux au courant qu'elles-mêmes de leur langue maternelle, s'empressaient d'aller prendre des leçons chez un professeur qui se trouva parfois être un indigène. Mais du moins leurs efforts leur permettaient-ils d'enseigner à leur tour sans encourir de reproche et de rivaliser de belles manières avec leurs maîtresses. Leur situation y gagnait ; il s'en suivait parfois des mariages, qui pour être morganatiques, n'en furent pas moins heureux.

L'une de ces jeunes filles, par exemple, après avoir été remarquée d'un diplomate polonais, devint d'amie très choyée son épouse légitime et dirigea avec une autorité et une grâce qui n'avaient rien d'artificiel un train de maison princier. D'autres, parties avec la seule valise grise de mode jadis, ont, quatre lustres plus tard, fait une réapparition au pays natal dans une voiture de grand luxe et avec femme de chambre et chauffeur.



Et me voilà arrivé au bout de cette évocation aride et fatalement monotone de la présence de Valaisans dans l'empire des Habsbourg. Encore pourrait-on aborder d'autres champs de leur activité (hôtellerie<sup>17</sup>, banque<sup>18</sup>, commerce<sup>19</sup>, industrie). Arrêtons-nous.

Comme celle des services capitulés, dont le principe était discutable mais dont l'utilité ne l'était pas, la page de l'émigration en Autriche est tournée, et définitivement tournée ; cette constatation ne s'enregistre pas sans regret, et notre sympathie s'accroît d'autant pour les victimes de la brutale absorption qu'elle se mêle et s'inspire de beaucoup de reconnaissance.

J.-B. BERTRAND

P. S. — J'exprime mes remerciements à MM. Z. Schoch, Dr de Cocatrix, Chanoine Dupont Lachenal et Alexis Franc, pour leurs aimables renseignements.

<sup>17</sup> César Ritz, par exemple, qui, en 1873, assumait une gérance à Vienne et plus tard y fonda un hôtel portant son nom.

<sup>18</sup> M. Rigoli, de Sion, par exemple, qui devint sous-directeur de la *Länderbank* de Vienne.

<sup>19</sup> M. de Riedmatten, par exemple, propriétaire d'une fabrique de papier à Salzbourg.